

CONCOURS PHOTO 2022

ANTHROPOLOGIE EN PARTAGE



L'Institut des sciences humaines et sociales (InSHS) du CNRS a lancé en 2022 un concours photo consacré aux images de terrain réalisées dans le champ de l'anthropologie sociale et culturelle. Toute personne se reconnaissant comme anthropologue pouvait candidater : sans distinction d'emploi, de statut ou de section.

Ce concours s'inscrit dans le cadre du focus « L'Anthropologie en partage », décidé par la direction de l'InSHS en vue d'offrir plus de visibilité aux recherches en anthropologie et donner à voir la diversité des approches et des travaux qui font la richesse de cette discipline.

Une soixantaine de projets ont été reçus et évalués par un jury composé d'anthropologues, de professionnels de l'image et de membres issus du milieu associatif en anthropologie. Les qualités visuelles des images – esthétiques, explicatives, émotives – mais aussi la manière dont elles expriment la notion de partage en anthropologie, leur capacité à constituer des matériaux de et pour la recherche ainsi que leur dimension narrative, sont autant de critères sur lesquels le jury s'est appuyé.

Cette exposition met en lumière les seize projets sélectionnés par le jury, dont trois ont été récompensés par le Premier prix du jury, le Deuxième prix du jury et le Prix coup de cœur.



Une photo-ethnographie dans la cité



Sarcelles, France (2017)

Entre 2015 et 2018, j'ai mené une ethnographie photographique à Sarcelles, une ville moyenne située à quinze kilomètres au nord de Paris. Cette commune dispose de l'un des premiers et plus imposants grands ensembles de France. Si Sarcelles, « symbole de la 'banlieue-dortoir' », est très vite perçue comme l'emblème des utopies fonctionnalistes, elle est érigée par la suite au rang de dystopie urbaine. Depuis les années soixante, avec ses 60 000 habitantes et habitants, elle fait partie des lieux dont le fantasme est entretenu par des récits médiatiques, filmiques et photographiques. L'un des symboles de cette mythologie urbaine est la sarcellite, la supposée « pathologie » inhérente à la vie sociale dans les grands ensembles.

Dans ce contexte, j'ai exploré la manière dont les habitantes et habitants voient, se voient et veulent se montrer au travers d'une photo-ethnographie, une démarche peu mobilisée en anthropologie, qui permet d'étudier des phénomènes sociaux par la création, l'échange et la publicisation de photographies.

Je réalise la première photographie en janvier 2017 (photo de gauche), lors d'un entraînement d'un groupe de jeunes rugbywomen au sein du collège Chantereine.

La deuxième image (photo du milieu) est issue du suivi photographique des Engraineurs, un collectif de jardinage urbain qui tient un potager au milieu des barres d'immeubles du quartier des Vignes Blanches. En 2017, ils organisent plusieurs fêtes de quartier. L'objectif est de réunir les habitantes et habitants autour d'activités de jardinage peu présentes dans la cité.

La dernière image (photo de droite) est issue du suivi biographique de Maryse, une Sarcelloise qui, depuis 1969, vit dans une tour au cœur du Grand Ensemble. Le 28 août 2017, j'apprends le décès de Michel, son mari. À partir de septembre 2017, je séjourne trois jours par semaine chez elle pendant un peu plus d'un an. Je photographie ses activités journalières et m'intéresse au rapport qu'elle entretient à son logement, à son quartier. Sur cette image, on la voit partager un moment de détente avec sa petite-fille Julie.

Camilo Leon-Quijano (EHESS)

Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie du Contemporain (IIAC), CNRS / EHESS ;
Centre d'Étude des Mouvements Sociaux (Cems), CNRS / EHESS



L'appel du bonheur

Mongolie (2019)



En juillet 2019, près du village de Gaçuurt, en Mongolie, Gambia et Žargal m'offrent l'hospitalité. Ils tirent leur subsistance de leur troupeau. Saisissant des instants de vie, cette série rend hommage au partage transgénérationnel de différents savoir-faire. Le partage, qui implique des humains et des entités spirituelles à qui sont destinées les prémices des repas, est au cœur même de ma recherche sur les pratiques alimentaires.

La photo de gauche est une scène de fabrication de laitages. Sous la yourte, Žargal montre à ses deux petites-filles comment battre le lait pour obtenir un bon alcool de lait fermenté, pendant que leur sœur aînée prélève la crème du lait. Leur mère, placée derrière la sœur aînée et dont on aperçoit le bras, découpe du caillé séché et en dépose des morceaux dans l'assiette remplie de beignets qu'elles se partagent tout en œuvrant à leur tâche.

La photo du milieu fait partie d'un travail photographique visant à capter les gestes d'une divination, réalisée par Gambia avec des petits cailloux, sous le regard amusé et curieux de sa petite-fille. Gambia remue les cailloux dans ses mains jointes, souffle dessus et les lâche sur la table pour faire des combinaisons. L'opération est répétée jusqu'à l'obtention d'une combinaison qui lui convienne, tel un « appel de bonheur » à lui, à sa famille et à son troupeau. J'ai eu l'occasion de photographier la jeune fille imitant son grand-père avec le caillou resté dans l'écrin.

La photo de droite est un geste de partage alimentaire typique d'aîné à cadet chez les éleveurs nomades mongols : Žargal offre un morceau de gras à sa petite-fille qui la scrutait en train de prélever de la chair d'un os avec la lame d'un couteau. Cette photo combine la dimension technique et sociale du partage d'une part, sa dimension affective d'autre part.

Sandrine Ruhlmann (CNRS)

Éco-anthropologie, CNRS / MNHN / Université Paris Cité



Transmettre les gestes, 150 ans après l'oubli

Archipel des Marquises, Polynésie française (2022)

Aux îles Marquises, la transmission de la culture a été interrompue pendant plus de 150 ans par des codes missionnaires interdisant aux populations de se tatouer, de danser, de chanter et même de raconter les anciennes histoires et légendes, ces pratiques ayant été jugées comme « païennes » par les Européens.

Depuis les années 1980, l'archipel connaît un « renouveau culturel » : un grand « festival » promeut tous les deux ans les danses, les chants, les costumes, l'artisanat et l'art culinaire de la culture *maohi* de Polynésie. Cet événement incite tout un peuple à réaffirmer avec fierté sa langue, son histoire et son identité, notamment par la réémergence du tatouage porté aujourd'hui comme marque d'appartenance. C'est ce festival qui m'a conduit à travailler aux Marquises pour ma thèse.

Sans la mémoire des Anciens, la culture traditionnelle avait quasiment disparu. Celle-ci se manifeste aujourd'hui le temps d'un festival, ou lorsque les touristes débarquent des bateaux de croisière, quand les habitants des petites vallées les accueillent avec leurs grands tambours (*pahu*) et leurs costumes. C'est lors d'un de ces événements que la photo a été prise, sur l'île de Tahuata dans le village de Hapatoni.

Si la scène d'un marquisien en pagne et entièrement tatoué, accueillant les touristes au son d'une corne de brume en bois (*pu*), peut sembler construite, voire artificielle, elle permet de partager avec les nouvelles générations des savoir-faire qui peinent à être transmis, telle que la fabrication des costumes végétaux en *auti*. Sur cette photo, à ce moment précis, Cyril et son petit-fils partagent un geste, un souvenir, un regard dont la sincérité n'est en rien feinte.

Voilà ce que l'anthropologue partage sur son terrain avec ceux dont il étudie la culture : l'immortalisation de brefs moments de vie où, d'un coup, tout devient évident.

Mélissa Kodituwakku (EHESS)

Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie (CREDO), CNRS / EHESS / Aix-Marseille Université



Le rituel en partage : la peinture corporelle dans la communauté Kaprankrere

État du Pará, Brésil (2019)

Ces trois photographies ont été réalisées au sein de la communauté Kaprankrere de l'ethnie Kayapo (Mebêngôkre Kayapó Gorotire) sur la terre indigène (TI) Las Casas dans l'État du Pará au Brésil en novembre 2019. Je m'étais alors rendu sur place dans le cadre d'un reportage photographique sur la démarcation des territoires autochtones au Brésil.

Les clichés ont été pris lors de la préparation au rituel, au moment de la réalisation des peintures corporelles. Ces images dépeignent la notion d'échange : il s'agit non seulement d'un moment d'union collective où les valeurs fondamentales sont l'entraide et le partage, mais également d'un véritable échange entre l'anthropologue et les individus présents. En effet, les Kayapo m'ont enseigné cette pratique culturelle en m'expliquant l'importance que cette dernière revêtait pour eux. Je souligne ici l'opportunité qui m'a été offerte d'être témoin d'un tel événement, ce rituel étant traditionnellement réservé à une période spécifique de l'année. Face aux nombreuses remises en question de leur identité ethnique de la part de la société brésilienne, l'exhibition de cette pratique et de leurs traits culturels en général a pour but d'affirmer leur ethnicité. Photographier ces pratiques et les partager au plus grand nombre lors d'expositions ou de conférences devient alors un outil de revendication identitaire et de lutte politique pour les Kayapo.

Les peintures corporelles sont donc à la fois un moment de partage intergénérationnel au sein du groupe mais aussi un acte politique, et ce grâce à la photographie, afin d'affirmer la présence du groupe dans la société et sa détermination dans la lutte pour le territoire.

Antoine Buquen (EHESS)

Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS), CNRS / Collège de France / EHESS



Nous sommes ce que nous cuisinons

État du Chiapas, Mexique (2016)

Cette photo, prise le 1^{er} décembre 2016 dans le village de Candelaria (municipalité de San Cristóbal de las Casas, État du Chiapas, Mexique), représente trois générations de femmes indigènes Tzotzil. Elles portent les vêtements typiques de leur communauté et préparent un repas collectif pour une centaine de personnes à l'occasion d'un événement organisé par le mouvement de résistance civile Luz y Fuerza del Pueblo, pour lequel j'ai mené une enquête ethnographique entre 2015 et 2019. C'est un mouvement à composante essentiellement paysanne et indigène proposant des alternatives au modèle de développement, à l'idée de société et à la vision du monde qui caractérisent la modernité capitaliste.

L'événement en cours est un forum public au cours duquel des groupes et des organisations de la société civile se réunissent non seulement pour discuter et analyser les réformes constitutionnelles d'inspiration libérale mises en œuvre par le gouvernement de l'époque, mais aussi pour construire un front large et inclusif de résistance et d'opposition à elles.

Cet échange d'idées, de visions et de stratégies est nourri (littéralement) par les femmes du village d'accueil, tandis que les hommes mettent en place les installations et coordonnent la logistique de l'événement. Les conditions modestes de l'environnement dans lequel les femmes de la photo cuisinent témoignent de la profonde pauvreté qui caractérise le Chiapas et, en particulier, sa population indigène. Néanmoins, les femmes et les hommes du village ont partagé sans hésitation leurs (maigres) réserves de maïs, de haricots, de légumes et une vache élevée en commun, et ont offert leur temps, leur travail et leurs espaces, pour contribuer à ce qu'elles et ils considéraient comme une lutte pour le bien commun.

Umberto Cao (EHESS)

Centre Norbert Elias (CNE), CNRS / EHESS / Avignon Université / Aix-Marseille Université



Ce que disent les ombres

Petén, Guatemala (2022)

Les ombres de quatre silhouettes féminines presque uniformes se partagent le pan de mur blanc de l'édifice qui abrite la coopérative de cacao d'une communauté paysanne maya-q'eqchi' du nord du Guatemala (Municipe de San Luis). La principale source lumineuse autour de laquelle les femmes se tiennent debout et en cercle est un feu auquel elles adressent des discours personnels souvent inaudibles puisqu'énoncés en même temps. Dans ce feu se consomment des « offrandes » (*majej*) préalablement chargées des humeurs, des discours et des intentions que les personnes désirent partager avec les entités régulatrices des cycles naturels ; on attribue à ces dernières une grande influence sur la culture et le commerce du cacao partagé en coopérative ainsi que sur la vie villageoise maya-q'eqchi'. Dans le cortège de ces destinataires s'entremêlent de nombreuses figures tutélaires parmi lesquelles : Dieu, les lieux-entités dits *tzuultaq'a* en maya-q'eqchi' (de *tzuul* « montagne » et *taq'a* « vallée »), ou encore les « antécresseurs » (*qaxe'qatoon*, littéralement « nos racines nos troncs »), figures humaines mayas ancestrales, désincarnées et associées à une époque antérieure sans lien de parenté nécessaire avec les personnes prenant part au rituel.

Le moment où la photo fut prise illustre le point d'orgue de toute une cérémonie pensée depuis plusieurs semaines, initiée au crépuscule et s'enfonçant jusqu'au cœur de la nuit. Ce que la photo ne montre pas, c'est la demande explicite qui fut faite à l'ethnographe de documenter cet événement pour qu'il soit ensuite partagé sur les réseaux sociaux afin d'illustrer que même dans des villages éloignés des institutions culturelles, linguistiques et folkloriques maya-q'eqchi' officiellement reconnues par l'État guatémalteque, « [leur] culture continue à être vive ».

Romain Denimal (Université Paris Nanterre)

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (Lesc-Erea), CNRS / Université Paris Nanterre



Par-delà le partage de l'espace

Biarritz, France (2019)

À l'ère de l'anthropocène, le partage de l'espace entre les anatifes reprenant vie sur l'objet-déchet d'une bouée, entre le vivant et le non-vivant, se dévoile en cette photographie. Cette dernière fut prise à Biarritz en décembre 2019, et me permet de questionner les usages possibles d'un déchet sauvage, les relations entre l'Homme et l'environnement, entre humains et non-humains et ainsi la notion de partage. Nous ne pouvons parler d'hybridation totale en cet exemple, mais bien d'un partage de l'espace. En d'autres termes, quand la nature reprend ses droits, quand le déchet devient un support de voyage aux grés des vents et marées pour le maintien en vie de ces anatifes...



Nourrir des mêmes mets. Les rituels saisonniers collectifs de la « Voie blanche »

République de l'Altaï, Fédération de Russie (2014)

Aux confins de la Sibérie, dans les profondeurs des montagnes de l'Altaï, les adeptes de la « Voie blanche » (en altaïen : *Ak T'arŋ*) se réunissent à l'occasion des rituels saisonniers des « Feuilles vertes » et des « Feuilles jaunes ». Héritées des cérémonies claniques d'autrefois et teintées de chamanisme, les pratiques de ce mouvement religieux autochtone créé au sortir de la période soviétique mobilisent de nombreux habitants des villages et sont destinées à attirer la bienveillance des entités spirituelles pour la saison à venir (« chaude » ou « froide »).

La veille du rituel (photo de gauche), sous la supervision d'un adulte, les enfants sculptent dans du fromage les figurines qui seront placées sur le site cultuel. Elles représentent un couple, leurs enfants et leurs animaux domestiques nichés au cœur des montagnes, soit l'idéal d'une famille altaïenne.

Le lendemain, bercés de la mélodie calme et capiteuse d'un chanteur d'épopée, les adeptes déposent quantité de produits laitiers et farineux dans des bûchers, partageant ainsi, via le fumet qui s'en dégage, les produits de leur labeur avec les divinités de l'Altaï (photo du milieu). Ces dernières, nourries de mots et de mets, accorderont dans une réciprocité équitable leurs bienfaits aux éleveurs autochtones.

À l'issue du rituel, le long d'une nappe dressée à même le sol, toutes et tous savourent dans une commensalité conviviale et festive les nourritures communes aux humains et aux dieux (photo de droite).

Les photographies ont été prises dans le village d'Elo (République de l'Altaï, Fédération de Russie), à l'occasion du rituel des « Feuilles vertes » (en altaïen : *T'ažyl bür*) les 6 et 7 mai 2014.

Clément Jacquemoud (EPHE-PSL)

Groupe Sociétés, Religions, Laïcités (GSRL), CNRS / EPHE-PSL



Un chœur, des femmes. Anthropologie d'une harmonie

Rome (2020)

L'harmonie, le chant, la musique sont de puissantes formes de communion et de partage. Ici, sur la photo de gauche, on peut voir des femmes ukrainiennes, dans une église de Rome : l'église Saints Sergius et Bacchus des Ukrainiens. Depuis plus de vingt ans, des femmes du monde entier, mais essentiellement de l'Europe de l'Est, migrent pour s'occuper d'une Italie toujours plus vieillissante. Elles deviennent des *Badanti*, en d'autres termes, des subalternes.

Vivant toute la semaine chez leurs employeurs italiens, le dimanche est leur unique jour de repos. Elles peuvent enfin se retrouver entre elles, entre femmes. Gréco-catholiques, c'est dans leur paroisse nationale qu'elles choisissent de se retrouver pour partager leur journée à travers la liturgie, les répétitions (photo de gauche), les repas... C'est un fort moment de sororité et d'*agency* (capacité d'agir sur le monde) : en effet à travers la musique et leurs voix, elles prennent une place qui ne leur était pas destinée originairement (les chœurs d'hommes ou mixtes étant d'usage dans les églises gréco-catholiques ukrainiennes) et incarnent ainsi la voix de Dieu. Du haut de leur *Cantoria*, elles prennent possession de l'espace sonore du lieu de culte et donnent voix, ensemble, aux autres subalternes également présentes dans l'assemblée (photo de droite).

Blanche Lacoste (Aix-Marseille Université)

Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative (IDEMEC), CNRS / Aix-Marseille Université ; Université Roma 2 - Tor Vergata ; École Française de Rome



Dé-partager

Conakry, République de Guinée (2019)

L'absence de sujet sur les deux photos composant cette série n'est pas anodine. Elle représente deux conséquences sociales fondamentales de l'épidémie d'Ebola qui a eu lieu entre 2014 et 2016 en Guinée.

D'abord la rupture des relations de partage, d'entraide et de solidarité. À Conakry, durant l'épidémie, Monsieur Diawara*, dont la fille est atteinte d'Ebola, perd l'accès au port (photo de gauche) et à la pirogue qu'il utilisait pour son activité professionnelle de pêcheur. Ses collègues et voisins l'ont exclu des réseaux habituels de partage à cause de la maladie. Ailleurs, dans le quartier de Matam (photo de droite), la famille Yansané* ne reçoit plus de visites, les voisins ne viennent plus les saluer, prendre des nouvelles ou partager avec eux leurs repas. Parce qu'elle a été affectée par Ebola, la famille Yansané a été placée en quarantaine à domicile et mise à l'index par son entourage. Dans le contexte guinéen, se retrouver ainsi à l'écart des relations de partage est d'autant plus dramatique que cette forme de solidarité occupe des fonctions insuffisamment pourvues par l'État et indispensables à l'équilibre sanitaire, financier, social et alimentaire des individus.

Ensuite, l'absence du sujet sur ces photographies symbolise une société départagée entre les malades d'Ebola et leurs proches, d'une part, et le reste de la population, d'autre part. À cause des stigmatisations qu'ils subissent, les malades d'Ebola et leurs pairs sont réduits à mettre en place des stratégies de dissimulation et d'invisibilisation pour ne pas être démasqués. Cela implique notamment le besoin de rester anonyme lors d'une enquête et rappelle combien il est important que chercheurs et chercheuses respectent cet anonymat pour ne pas contribuer au redoublement de violences préexistantes.

* Il s'agit de noms fictifs.

Rubis Le Coq (ENS de Lyon)

Action, discours, pensée politique et économique Triangle, CNRS / ENS de Lyon / Université Lyon 2 / Sciences Po Lyon



Faire rire et partager son énergie vitale au Népal

Districts de Darchula, de Dhading et de Sindhupalcowk, Népal (2014-2016)

Dans les textes de l'Inde ancienne, le rire est dévalorisé : il ne sied pas aux classes supérieures, ni à l'activité rituelle. Il en est donc peu question. L'anthropologue sur le terrain a ainsi accès à un domaine à découvrir, en particulier chez les femmes, qui partagent souvent ce qu'elles ont à dire en utilisant l'humour. On les voit écouter les assemblées politiques, assises à l'écart, et pouffer de rire entre elles, ou parfois lancer une blague à voix haute à ceux dont la parole fait autorité. Elles partagent ainsi leurs points de vue par la bande, mais avec un effet maximal. Entre elles, les femmes utilisent aussi l'humour, en particulier lors des travaux en groupe, comme la coupe de l'herbe, ou lors des déplacements. On dit de celle qui fait rire qu'elle partage sa shakti — énergie vitale — avec les autres, et qu'elle porte leur peine. Maya, de retour d'un périple pour rapporter du sucre et du kérosène au village, me disait ainsi : « Muna nous a raconté des histoires durant tout le chemin, on n'a pas vu le temps passer » (photo de gauche, ethnie Khas, Darchula, 2014).

Ce partage des peines quotidiennes par le rire s'est manifesté sous une forme plus frappante à la suite du séisme d'avril 2015, qui a détruit un million d'habitations et fait près de 20 000 morts. À Dhading, alors que je discutais avec des victimes, j'ai été témoin d'interventions comiques par des tiers qui venaient mettre fin à la peine, tel cet Intouchable Damai, coupant une femme Tamang par cette déclaration : « moi, durant le séisme, j'ai fait de la balançoire ! ». Et, racontant comment les secousses l'avaient surpris alors qu'il se trouvait en haut de bambous géants, le faisant voltiger en tous sens. La femme qui se lamentait éclata de rire et se mit à son tour à raconter comment ils avaient tous banqueté pendant plusieurs jours avec la viande des animaux tués par les destructions (photo du milieu).

Ce partage, je l'ai aussi rencontré à Thangpal, où, la Fondation de France a financé un programme auquel j'ai participé en tant qu'experte. En juillet 2016, alors que je visitais un centre de formation à la construction antisismique pour les hommes du village, nous avons croisé ces enfants qui s'étaient emparés du chantier alors que les adultes étaient occupés à leur formation ; l'un d'eux, qui m'accompagnait, les regarda avec joie et me lança : « ils vont tout finir avant même qu'on apprenne ! » (photo de droite).

Marie Lecomte-Tilouine (CNRS)

Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS), CNRS / Collège de France/ EHESS



Mériter la protection des Dieux

Brejo dos Padres, État du Pernambouc, Brésil (2022)

Photographes et ethnographes ont ceci en commun avec les chamans : ils sont engagés dans un étourdissant voyage du voir, du connaître, puis du partage. Les portes de la perception constamment maintenues ouvertes, ils apprennent à s'effacer face à l'éternel.

Chez les indiens Pankararu de l'État du Pernambouc, au Brésil, tout le monde ne peut pas tout voir, tout entendre ni tout comprendre. Les êtres enchantés apparaissent au quotidien dans diverses sphères, du rituel au sensoriel. Dans les rêves, Ils font entendre leur voix pour prédire l'avenir, enseigner la pharmacopée. Ils se montrent, chantent et expliquent. Ils surveillent les activités cosmiques et protègent sans relâche le village et ses habitants.

Les êtres enchantés sont des hommes qui se sont retirés volontairement de ce monde pour s'installer dans un lieu où le tabac abonde. Ils aiment que les humains les convient à fumer, à l'intérieur des « salons » dans lesquels leurs masques (*praiás*) sont conservés (photo de gauche). Au quotidien, les détenteurs de ces masques « s'agenouillent aux pieds des Hommes », fument, prient, énoncent des monologues silencieux, font des demandes de protection personnelle et collective.

L'ennemi rôde, fourbe et puissant. Il espère un instant d'inattention, une faille dans laquelle s'introduire. La maladie est fréquente : les Pankararu malades sont alors dits « fléchés ». Le recours au chamanisme est nécessaire. Les êtres enchantés sortent souvent vainqueurs de ces combats cosmiques et Ils demandent à être remerciés par l'organisation d'une fête en leur honneur (photo du milieu), un rituel collectif au cours duquel Ils reçoivent nourriture (photo de droite), boisson et tabac. Le partage entre humains et déités est vital, au sens fort du terme : sans ce partage, point d'équilibre.

Cyril Menta (Université Paris Nanterre)

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (Lesc-Erea), CNRS / Université Paris Nanterre



Le sacré en partage

Djerba, Tunisie (2014) ; Éphèse, Turquie (2011) ; Hébron, Cisjordanie (2014)

Dans le sens commun, les trois religions monothéistes sont intrinsèquement antagoniques et en concurrence pour dire l'ordre du monde. En découlent les nombreux conflits qui émaillent l'histoire et le temps présent, lequel se voit hanté par la peur de l'autre et par la religion de l'autre.

Sans nier ces dissensions, un nombre croissant d'études anthropologiques s'attachent à observer les interactions entre fidèles de religions différentes, non pas au niveau théologique mais à travers les pratiques religieuses. Ces croyants s'avèrent parfois à même de franchir la frontière religieuse pour aller prier dans le lieu de l'autre, en vue d'obtenir une grâce (*baraka* en arabe) et sans se convertir pour autant. Ces travaux dévoilent une multitude de sanctuaires partagés par des fidèles de religions différentes. Il faut cependant souligner la polysémie de la notion de « partage » qui, outre l'acte altruiste de partager quelque chose, peut aussi signifier la séparation et la partition. Certains lieux peuvent ainsi rassembler et/ou diviser, souvent à cause d'enjeux de pouvoir.

Cette série invite chacun à faire un pas de côté par rapport à ses représentations en découvrant que les trois monothéismes partagent non seulement des sanctuaires, mais aussi des figures saintes, des rituels, des attentes, voire même une certaine vision du monde. Peu connus et sous-représentés dans l'histoire de l'art, ces phénomènes gagnent à être capturés par la photographie, afin de les « partager » avec le grand public. Ces images font aussi partie de l'exposition *Lieux saints partagés* qui circule à l'échelle internationale.

- **Photo de gauche** : Femmes juive et musulmane côte à côte dans la synagogue de la Ghriba, Djerba, Tunisie, 2014
- **Photo du milieu** : Musulmanes soufies priant dans le sanctuaire catholique de la Maison de Marie, Éphèse, Turquie, 2011
- **Photo de droite** : Chrétienne éthiopienne dans la mosquée du Caveau des Patriarches, Hébron, Cisjordanie, 2014

Manoël Pénicaud (CNRS)

Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative (IDEMEC), CNRS / Aix-Marseille Université



Miracles pentecôtistes dans un monde en changement

Vallée de Sinja, District de Jumla, Népal (2019)

Demander la bénédiction du Seigneur est une pratique courante chez les convertis pentecôtistes de la vallée de Sinja, dans le district de Jumla, au nord-ouest du Népal. Selon nombre d'entre eux, en effet, l'aspect le plus frappant du christianisme est un Dieu qui écoute vraiment leurs prières et qui est réellement disposé à les aider, en accomplissant des miracles pour résoudre leurs problèmes.

À l'église, les croyants sont encouragés à partager leurs expériences personnelles de guérison miraculeuse avec leurs semblables. Dans le cadre des narrations dont ils sont faits, ces supposés miracles contribuent à transformer les convertis en sujets proprement chrétiens des récits de conversion qu'ils racontent. Partager ces récits au sein de leur congrégation devient pour les pentecôtistes de Sinja un moyen de se retrouver intégrés dans un nouveau réseau social qui les accueille inconditionnellement, reconnaissant valeur et dignité intrinsèques de ceux qui, pour quelque raison que ce soit, se sont retrouvés en marge de la société. En fait, la « guérison » va bien au-delà du rétablissement de problèmes de santé, et doit être comprise dans le sens beaucoup plus large d'un sentiment général de paix existentielle redécouverte qui succède à une situation difficile.

Dans le climat d'instabilité qui a suivi la fin de la guerre civile (1996-2006), cette promesse d'acceptation inconditionnelle offre ainsi aux marginaux un sens retrouvé de la communauté, indépendamment de ce qui a mal tourné dans leur vie. Pourtant, cela ne constitue qu'un moyen parmi d'autres de faire face aux difficultés auxquelles les gens sont confrontés dans la complexité multiple de la société népalaise actuelle.

Samuele Poletti (Université Paris Nanterre)

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (Lesc), CNRS / Université Paris Nanterre



La musique en accord

Île Atauro, Timor Est (2022)



Trois images racontent en un clin d'œil le travail ethnomusicologique : la performance, l'analyse et l'accord. Du tourbillon dansé des chanteuses à l'exploration de la sémiologie des chants, chaque photo n'est possible que grâce à un accord avec les gens, tacite puis explicite. La fidélité au terrain — revenir, se revoir — fonde cette confiance mutuelle, cet accord, cette entente qui ensuite seulement permettra de partager leur manière de penser la musique.

Le terrain à Atauro s'inscrit dans le projet « Politiques culturelles, patrimoines locaux et approches collaboratives dans l'Est insulindien », ANR POPEI-COLL, coordonné par Dominique Guillaud, IRD-PALOC (2019-2023).

• Les deux chanteuses à Villa Maumeta, 20 mai 2022 (photo de gauche)

Ces deux femmes me laissent photographier leur vivacité ardente lors de la fête nationale des vingt ans d'indépendance de Timor Est. Le partage du plaisir, rendu possible grâce à la musique et la danse, se démultiplie. Travailler sur la musique de tradition orale consiste en tout premier lieu à apprécier ensemble l'énergie musicale qui stimule la danse et les interactions entre tous les participants.

• Séance de transcription à Makadadé, 17 avril 2022 (photo du milieu)

Amandio Tilman (à gauche), paysan, et Santiago Bosco de Oliveira, directeur de l'école primaire et du collège de Makadadé, participent à la traduction de chants que j'ai enregistrés. Notre but est d'éditer un livre de chant en langue raklungu (1 500 locuteurs) pour l'école locale. Le partage est multiple : l'intérêt pour la musique, le partage de la langue, des connaissances et des valeurs. Ces deux hommes, pères de plusieurs enfants, font partie de la dernière génération à parler la langue locale. Je prends la photo car je saisis alors subrepticement que le dialogue entre Amandio et Santiago résulte de ma recherche.

• L'accord sur le partage, Makili, 13 mai 2022 (photo de droite)

Après un mois et demi de terrain sur l'île, j'ai enregistré et filmé un grand nombre de chanteurs, de musiciens et de danseurs. La diffusion de leur patrimoine sur internet leur est proposée en partage. Paulino Ximenes (Mepais), chef des musiques sacrées (*hleri lulik*), signe l'accord. Tous me demandent que cet accord soit photographié : ils acceptent de partager leurs musiques et j'accepte de les partager au monde entier.

Dana Rappoport (CNRS)

Centre Asie du Sud-Est (CASE), CNRS / EHESS / INALCO



Partager les joies

Praia, Cap Vert (2022)

En anthropologie, l'étude du partage a une place prépondérante pour comprendre les processus de sociabilité dans les différents groupes humains. De Bronislaw Malinowski à Daniel Miller, l'acte de partager tend à être présenté comme un phénomène propre à la sphère matérielle. Afin de réfléchir aux autres modes de partage, je présente la photographie « Partager les joies », prise en juillet 2022 dans le quartier de Fazenda à Praia, capitale du Cap Vert.

La photographie saisit la célébration de la naissance d'un bébé. À l'occasion de cet événement, les parents avaient demandé aux femmes de l'Association Culturelle des Femmes Guinéennes, *Raiz di nha Terra*, d'assurer les chants et les danses de la fête. Même fatiguées de leurs doubles, voire triples journées de travail, ces femmes guinéennes immigrées semblent oublier les douleurs de la vie quotidienne en partageant des danses, des sourires et des chansons.

Avec cette photographie, j'essaie de montrer que même en situation d'extrême précarité, ces femmes se regroupent pour se souvenir ensemble des chants, des danses et des langues de leur patrie. Un moyen d'alléger quelque peu la dureté de la vie en migration. Au milieu des ruines laissées par le colonialisme, ce partage des sons, des mouvements et des joies donne la force d'avancer, même si le lendemain, un lundi, tout redeviendra comme avant.

Remerciements

- Marie Gaille, Directrice de l'Institut des sciences humaines et sociales (InSHS) du CNRS
- Les membres du jury : Sylvaine Conord (Université Paris Nanterre-LAVUE), Saskia Cousin (Université Paris Nanterre-Sophiapol), Audrey Dessertine (Association Ethnoart), Claire Kulaga (CAES CNRS), Joséphine Lavirotte (CNRS Images), Emir Mahieddin (CNRS-CéSor)
- Comité de pilotage du focus « L'Anthropologie en partage » : Jérôme Courduriès (Université Toulouse Jean Jaurès-LISST), Frédérique Fogel (CNRS-Lesc), Armelle Leclerc (CNRS-InSHS), Anne Monjaret (CNRS-LAP)
- Marc Rubio (Inist-CNRS)
- Leïla Saffray (ENS Paris-Saclay-PPSM)
- L'ensemble des participants au concours

Coordination de projet

Marie Mabrouk (CNRS-InSHS)

Création graphique

Emmanuelle Seguin (CNRS-Lesc)

Comité éditorial

Comité de pilotage du focus « L'Anthropologie en partage » : Alexis Avdeeff (Université de Poitiers-CRIHAM-CEIAS), Caroline Bodolec (CNRS-InSHS), Marie Mabrouk (CNRS-InSHS), Nacira Oualli (CNRS-InSHS), Emmanuelle Seguin (CNRS-Lesc), Maria-Pina Selbonne (CNRS-InSHS)

Pour en savoir plus



